

Golem

Être double pour trouver l'unité

Par **Michel VOITURIER**

Publié le 10 septembre 2019

Deux partenaires dissemblables, deux types de chorégraphies, deux pratiques divergentes pour dire la complémentarité, la fusion artistique de deux gestuelles qui réclament un engagement corporel intense.

L'un est âgé ; l'autre est jeune. L'un est d'abord sculpteur ; l'autre vient du hip hop. Leur spectacle commence par la mise en espace : l'un s'installe sur le socle d'une chaise, en équilibre précaire au-dessus du sol ; l'autre débute à ras de terre. Le premier manipulera, façonnera un bloc d'argile tandis que le second prendra le corps à bras le corps, le sien et celui de son alter ego.

Cette dualité complémentaire qui évite le duel rejoint la légende mythologique juive du « *Golem* », créature façonnée par un rabbin, devenue une sorte de servent ou même de double de son géniteur. Ici l'affrontement, la compétition ne sont pas de mise. La différence prend le temps de s'affirmer, de s'approprier. L'un a pour objet de transformer la terre qu'il malaxe ; l'autre a pour objet le corps, le sien qu'il expérimente dans des gestes renouvelés.

Le poids de l'argile induit une certaine immobilité, un rapport à la glèbe, au lieu précis de l'enracinement, de l'ancrage. Donc s'en réfère à la difficulté de s'extraire, de se tourner vers le lointain, l'incertain, l'inconnu. Mais aussi à la stabilité, la maturité, la connivence avec le natal. Tout geste vaut sa dépense d'énergie, sa volonté d'élévation, son désir de passer de l'inerte au vivant.

L'étendue suppose des frontières plutôt floues, non plus un terroir mais un territoire. Une invitation à l'exploration, à l'expérimentation. Donc une attirance vers le mouvement, le déplacement et, par conséquence, le besoin de tester les potentialités corporelles qui amènent à aller au-delà des limites y compris celles de la peau. Tout se délie, se déploie à travers l'aspiration à l'ouverture, à la rencontre.

Ainsi, sur le plateau, se développent deux chorégraphies destinées à s'unir. La première s'apparente à la réalité brute de l'application obstinée de l'artisanat associé au rural ; la seconde se nourrit d'une libération gestuelle suscitée contre les contraintes urbaines. Le sculpteur se bat littéralement avec la glaise en une lutte physique épuisante et obstinée ; le danseur établit des bornes à un espace en se donnant des démarcations suggérant de possibles repères.

Les analogies qui surgissent çà et là, les comportements qui construisent deux personnalités se lisent à travers la chorégraphie imaginée par Julien Carlier, soutenue par les sonorités et les rythmes dont Simon Carlier l'a habillée. Le danseur et le sculpteur se rejoignent peu à peu. Trouvent des similarités, des connivences. Le mouvement se concrétise en mouvance dans la mesure où l'un finit par influencer l'autre et vice-versa.

Le double n'a plus nécessité de passer par l'image figée d'une statue. Le double est autrui, le semblable différent, le complémentaire sans pour autant abandonner ce qu'il est, ce qu'il a vécu, ce qui le différencie. L'énergie se résout dans l'unité du partage.

Même si le lieu, grand chapiteau, manquait forcément d'intimité, même si la visibilité n'était pas des meilleures, ce spectacle de clôture du festival Théâtre au Vert a apporté un souffle particulier grâce à cette performance palpitante d'une humanité habitée par la force autant que la fragilité.

Le 3 du Trois n'a pas pour habitude de décevoir son public. Logiquement, en ce début du mois de mars, même sur fond de paranoïa pandémique, les salles sont quasi pleines. Ce soir, le duo de spectacles servis est très contrasté, d'un côté Amygdala Hijack, sortie de résidence d'Angélique Arnould et son équipe semble être encore un immense chantier, quand en face, Julien Carlier et Mike Sprogis nous transportent, les pieds ne touchant plus sol, l'esprit en lévitation, avec leur très réussi Golem.

[...]

Dans l'autre salle, un peu plus tard, le danseur et chorégraphe Julien Carlier montrait son Golem, un spectacle en duo avec le sculpteur Mike Sprogis associant les mouvements des deux praticiens avec une harmonie et une poésie fabuleuse.

Le Golem dans la mystique n'a ni parole, ni libre arbitre, soumis à la volonté de son créateur et pourtant le Golem de Julien Carlier et Mike Sprogis possède bien plus que tout cela : une âme. De leurs expériences bâties par leurs pratiques artistiques et leurs appartenances à des générations distanciées, Carlier et Sprogis construisent un « dialogue scénique » plein d'écoute et de justes réponses.

D'abord, en amorce à cette pièce, le chorégraphe cadre l'espace avec du ruban adhésif blanc, avant de s'échauffer les poignets, quand, en même temps, le sculpteur lui, mime au ralenti les coups de marteau sur le burin. Déjà là, dans cet espace réduit, juste assez grand pour y loger les deux artistes, toute l'histoire apparaît. Celle de deux corps différents, façonnés par leur art et bousculés par des mouvements en résonance.

Tout coule ensuite de source et c'est indescriptible tellement c'est beau. Il y a l'action des corps instruite par la technique dont ils disposent dans leurs disciplines respectives, un travail sur la force engagée dans chaque situation, et l'épuisement que tout cela provoque et surtout une symbiose totale entre eux.

Golem jubile ainsi d'une mise en scène des deux interprètes, en jeu de miroirs, où la création de l'un se suffit à elle-même, mais trouve une puissance artistique magistrale combinée à l'autre. De fait, l'association des deux en un spectacle, conduit à une rencontre humaine entre deux artistes qui ont beaucoup à se dire et une union artistique incroyable qui donne des frissons. En bref : c'est brillant et bouleversant de sincérité.

FOCUS VTF

Critique scènes: "Golem", de chair et de glaise

Estelle Spoto
Journaliste

Le See U accueillait dans sa grande halle *Golem*, de la compagnie Abis, forcé de rester en Belgique alors qu'il aurait dû se produire cet été au Fringe Festival d'Edimbourg. L'occasion de rattraper ce duo entre sculpture et danse semé de métaphores sur la condition humaine et la création.



Golem, une fusion artistique de deux gestuelles. © Stanislav Dobak

Le See U serait-il définitivement THE place to be à Bruxelles cet été ? L'ancienne caserne d'Ixelles, où ont d'ailleurs lieu chaque mercredi [les sessions Focus Music Box](#), semblent fort appréciées en ces soirées caniculaires. Alors il faut montrer patte blanche et, bien sûr masqué, faire la file à l'entrée du site, puis à l'entrée du bar dans la cour, puis à nouveau pour

pénétrer dans la grande halle improvisée en amphithéâtre de fortune, avec ses petits bancs dont la hauteur augmente plus on s'éloigne de la scène. L'aire de jeu, carrée, est tracée par les spots. Sur le côté, le batteur Tom Malmendier, qui exceptionnellement accompagnera la représentation en live, attend que ça commence.

Arrive alors, dans sa combi kaki, Mike Sprogis, sculpteur canadien, 70 ans, qui va aussitôt se percher sur une chaise. Puis c'est Julien Carlier qui entre dans l'arène, jeune danseur formé en breakdance en autodidacte et adopté avec enthousiasme depuis quelques années par le monde de la danse contemporaine (il est désormais chorégraphe résident à Charleroi Danse).

> [Lire son portrait: Julien Carlier, jeteur de pont](#)

Deux hommes que tout oppose a priori, pas du même âge, pas du même pays, pas de la même discipline, mais que ce *Golem* réussit à rapprocher, en déclenchant toute une série d'images évocatrices.

Contre la pesanteur

Entre le danseur et le sculpteur, il y a d'abord le rythme du geste répété. Celui du ciseau qui s'abat sur le bloc et celui du corps qui, au sol, s'appuie sur un pied, puis sur l'autre, en rotation, de plus en plus vite. L'obstination nécessaire à la création artistique. Puis il y a l'effort, l'essoufflement dans le combat contre la lourdeur, la pesanteur. Réussir à tenir debout, à rester droit : c'est ce qui a transformé le grand singe en homme, ce qui change le bébé en petit enfant. C'est aussi, au figuré, une lutte au quotidien dans les contextes difficiles, quand les mines s'allongent, quand tout se disloque.

Un spectacle hyper concret mais carrément métaphysique

Aller de l'avant malgré le poids. Mike Sprogis roule sa boule d'argile, bousier évoluant en spirale, Sisyphe sur sol plane. Si les deux hommes se font miroir et s'équilibrent l'un l'autre, toute une partie du duo place l'aîné dans le rôle de créateur du benjamin. C'est d'ailleurs le sens du titre, le Golem étant dans la mythologie juive une créature d'argile muette et dépourvue de libre-arbitre créée pour défendre celui qui l'a façonnée. Un parallèle s'établit alors entre le corps du danseur et le tas de glaise, matière première du premier homme selon la Bible. "Souviens-toi que tu es né poussière et que tu redeviendras poussière", dit-on aussi. Un spectacle hyper concret mais carrément métaphysique.

Golem : le 6 mars 2021 au Centre culturel d'Engis et le 20 mars au Centre culturel Jacques Franck à Bruxelles.



Quand la danse et la sculpture dialoguent

20-11-2021 - Jean-François Lahaut

Namur -

Le Théâtre de Namur présente, jusqu'au 24 novembre "Golem" de Julien Carlier. Un dialogue inattendu entre la danse et la sculpture.

En matière de spectacles, chacun peut trouver son compte. Il en est cependant certains qui, plus que d'autres, amènent le spectateur à s'interroger, à se remettre en question, voire à pousser sa réflexion bien au-delà de la perception qu'il a de l'art ou de ce qu'il en attend généralement. Et ce, quitte à bousculer ses habitudes, sinon ses certitudes. Golem, de Julien Carlier, est selon nous à classer dans cette catégorie d'œuvres qui se doivent d'être appréhendées sous un certain angle métaphysique. Il n'est nullement question ici de divertissement, au sens pascalien du terme, mais bien d'une sorte d'introspection.

Sur scène, le danseur-chorégraphe Julien Carlier et le sculpteur canadien Mike Sprogis évoluent dans un espace relativement exigu, volontairement circonscrit au moyen d'un ruban adhésif blanc, afin qu'ils puissent, au terme d'un déroulé, tantôt lent, tantôt effréné, fusionner à travers leur art respectif.

Harmonie par le mouvement.

Car, c'est bien d'art, mais aussi d'harmonie par le mouvement, dont il est question dans ce spectacle où sculpteur et danseur confrontent, durant 50 minutes, leur expérience et leur pratique artistique. Pendant que l'un sculpte un visage dans l'argile rouge, le torture, l'annihile, le remodèle, l'autre utilise son corps et sa gestuelle pour y faire écho.

Il en résulte un dialogue scénique harmonieux entre les deux artistes, d'un âge bien différent (36 et 72 ans), qui confère au titre du spectacle tout son sens. Car le Golem nous renvoie précisément à la symbolique du double, à la créature d'argile, inachevée, privée de la parole et de son libre arbitre, soumise à son créateur.

Assurément physique, le spectacle nous confronte aussi au temps qui passe et aux inéluctables séquelles physiques et mentales qui en découlent. C'est en cela que le Golem de Julien Carlier revêt également une certaine part d'humanité.

Studio du Théâtre de Namur jusqu'au 24 novembre à 19h (le 20 à 18h).

Infos et réservations: 081 22 60 26 – www.theatredenamur.be

a «Golem», une sculpture dansée

« Golem », proposé samedi au centre culturel d'Engis, révèle l'homme et l'artiste dans une danse singulière faite de corps et de matière.



Dialogue fait de mouvements et de matière, «Golem» proposé samedi à Engis, parle de création et de temps qui passe. ©ÉdA

Nathalie BOUTIAU
Publié le 25-04-2022 à 06h00

S'accommoder de quelqu'un, c'est le lire. C'est savoir lire toutes ses phrases qu'il ne dit pas et en le faisant, c'est le délivrer. "Golem", proposé samedi au centre culturel d'Engis dans le cadre de la journée "Danse en fête", est un spectacle ancré dans une réalité plurielle et parallèle. Il y a l'homme et son double, leurs pas allant de l'un à l'autre, de plus en plus serrés dans un espace-temps qui est défini: celui de la scène, de l'ici et maintenant.

Le monde, dans le plein jour ou la pleine nuit, se révèle dans l'ombre et la lumière d'une nouvelle danse. Et ils sont deux dans un premier temps puis un, qui se reflète dans l'âme ou l'esprit torturé de l'autre, dans son ombre ou son double. Chacun est à la scène comme on peut être à la vie – de toutes ses forces – avec ce besoin ultime de créer et donc d'exister.

Il y a Julien Carlier, danseur et Mike Sprogis, sculpteur. L'un au début du chemin, l'autre à sa fin, chacun pétri de cette rage de vivre et d'enfanter d'une création. Ici, il n'y a plus de distance, juste cette marche en avant qui rappelle la marche du monde, celle de deux artistes, leurs souffrances, leurs fêlures.

L'un pétrit la matière, l'autre son corps. Et le geste est lent, découpé, précis tandis que le mouvement reste répété.

Il y a l'espace de l'un qui est inclus dans celui de l'autre, rectiligne. Qui des deux le quittera le premier? C'est le sculpteur.

De la matière surgit une forme, un visage humain, celui du danseur qui déploie son mouvement comme un parchemin à lire dans une langue étrangère.

Poésie visuelle, grammaire du geste? "Golem" reste une proposition dansée qui raconte deux parcours, leur singularité, leurs spécificités jusqu'à trouver là un point de rencontre, une interaction. L'un devient alors le miroir de l'autre, sa marionnette, son double. La danse en devient le réceptacle de tous les possibles. Et il y a le temps, circulaire qui file. Le corps à corps devient intense, la confiance en l'autre, nécessaire pour ne pas tomber, ne pas arrêter sa course en avant dans cette envie, légitime, de continuer à créer.